

LE
RESPECT DÛ

AU
MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE.



SERMON

Prêché dans le Temple d'Orléans, le 22 novembre 1868,
jour de l'installation du Pasteur de cette Église,

Par J.-H. HAMELLE,

Président du Consistoire.



PUBLIÉ A LA DEMANDE DE QUELQUES MEMBRES DE L'ÉGLISE.



ORLÉANS,
IMPRIMERIE D'ÉMILE PUGET ET C^{ie}, RUE VIEILLE-POTERIE,

—
1869.

28

AVERTISSEMENT.



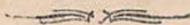
Guidé par des circonstances particulières, l'auteur a cru devoir envisager à un point de vue spécial les paroles de l'Apôtre. On ne s'étonnera donc pas de l'absence de certains développements que le texte comporte d'ailleurs. Tel quel, néanmoins, nous livrons ce discours à l'impression, cédant en cela aux instances d'amis indulgents qui l'ont jugé propre à faire quelque bien. Puissé-t-il, malgré ses lacunes, réaliser leur vœu et rappeler aux uns, la sainteté de leur vocation, aux autres, la pratique d'un devoir, de nos jours, trop généralement négligé!

J. H. H.

LE
RESPECT DÛ

AU

MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE.



« ... Nous faisons donc la fonction
« d'ambassadeurs pour Christ, comme si
« Dieu exhortait par nous, et nous vous
« supplions, au nom de Christ, que vous
« soyez réconciliés avec Dieu. »

2 Cor., v. 20.

MES FRÈRES,

Je ne crois pas que ce soit faire un reproche trop sévère à notre époque que de l'accuser d'avoir perdu le sentiment du respect. La faute, à dire vrai, en est bien moins au siècle lui-même qu'aux événements que ce siècle a vus s'accomplir : tant de croyances ont disparu, tant d'institutions, objets d'une vénération séculaire, se sont écroulées que, comme il arrive toujours en de semblables cas, la réaction va jusqu'à confondre le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'autorité légitime et l'autorité usurpée. Parce que, dans l'Etat, les gouvernants ont trop souvent abusé de leur pouvoir pour faire peser sur les gouvernés un joug humiliant et tyrannique ; parce que, dans l'Eglise, le pasteur a trop souvent voulu s'interposer entre Dieu et la conscience du simple fidèle ; parce que, dans la société, les classes élevées ont trop souvent laissé voir une cruelle indifférence pour les besoins et les souffrances des classes inférieures ; parce qu'enfin, dans la famille, l'autorité

paternelle a trop souvent revêtu un caractère de sévérité outrée, partout, dans l'Etat et dans l'Eglise, dans la société et dans la famille, partout, même insubordination, même esprit de révolte, même négation de toute autorité, disons tout, même absence de respect.

Il y a là, croyons-nous, mes Frères, pour la société actuelle un danger que des voix éloqu岸tes, du haut de cette chaire et ailleurs vous ont déjà bien des fois signalé. Quant à moi, aujourd'hui, sans décrire cette tendance dans chacune de ses manifestations, ce qui, vous le sentez, dépasserait les bornes de ce discours, je voudrais simplement m'attacher à mettre en lumière un point sur lequel la solennité de ce jour appelle naturellement notre attention, à savoir « le respect dû au ministre de Jésus-Christ. »

Toutefois, hâtons-nous de le dire pour éviter tout malentendu et prévenir toute fausse interprétation, en nous exprimant ainsi, nous n'entendons nullement entourer la personne du pasteur d'une auréole mystique, le reléguer dans une sphère à part, au-dessus de l'humanité, en faire l'unique dispensateur des grâces célestes, l'intermédiaire obligé entre Dieu et les hommes. Eh ! comment donc, nous, les fils d'une Eglise qui a proclamé avec tant d'éclat la doctrine du sacerdoce universel, pourrions-nous oublier que le pasteur ne jouit d'aucune prérogative dont ne puisse se prévaloir le vrai croyant ? Ce que nous voulons dire, ce que personne ne nous contestera, ce que l'Ecriture autant que le bon sens s'accorde à constater avec nous, c'est que, comme dans toute société bien organisée, il doit y avoir une direction et des fonctions spéciales et que, comme à tout prendre, l'Eglise n'est que la société de ceux qui croient en Jésus-Christ, ainsi, il doit y avoir dans son sein des hommes exclusivement chargés d'annoncer l'Evangile, encore que ce devoir rentre dans les attributions de tout chrétien.

Cette réserve faite et poursuivant le cours de notre pensée, il nous semble que, d'après notre texte, le pasteur a

droit au respect, premièrement : à cause du titre dont il est revêtu ; secondement : à cause de la mission qui lui est confiée. Nous allons développer brièvement devant vous chacune de ces deux idées, en demandant au Seigneur « que les paroles de notre bouche et la méditation de notre cœur lui soient agréables. »

I.

Et d'abord, le pasteur a droit au respect à cause du titre dont il est revêtu ; ce titre c'est celui de ministre, ou pour m'exprimer comme notre texte, « d'ambassadeur de Jésus-Christ. »

Qu'est-ce qu'un ambassadeur ? C'est l'envoyé d'un souverain, le représentant et le dépositaire de sa puissance, chargé de faire connaître ses volontés, de négocier en son nom, de conclure la paix ou de déclarer la guerre. Or, n'est-ce pas précisément là le caractère dont Jésus a revêtu ses premiers disciples ? Rappelez-vous ici les déclarations du maître : « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie aussi. Quiconque vous écoute m'écoute. Quiconque vous reçoit me reçoit. Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre ; allez, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Toutefois, mes Frères, sachons éviter une erreur de nos jours, malheureusement trop commune : la royauté de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, sa puissance est toute spirituelle et ainsi spirituelle aussi doit être l'autorité qu'il lui a plu de confier à ses témoins. Et ici, les faits ne confirment-ils pas notre assertion ? Lorsque l'orage de la persécution est venu s'abattre sur la première église ; cette église qu'a-t-elle fait ? A-t-elle entrepris de repousser la force par la force, d'opposer la violence à la violence ? Nullement, mes Frères ; à l'exemple de son divin chef, elle a prié pour ses tyrans, elle a intercéde

pour ses bourreaux, et la patience et la charité, la douceur et l'amour sont les seules armes qu'elle ait employées dans cette lutte sacrée où il ne fut répandu d'autre sang que le sien ! Malheur donc au ministre de Jésus-Christ qui fait « de la chair son bras » au lieu de s'appuyer uniquement sur la parole et les promesses de son Dieu ! Malheur au ministre de Jésus-Christ qui oubliant « que le serviteur n'est pas plus que son maître, ni l'envoyé plus que celui qui l'a envoyé » cherche à soutenir par des moyens humains une vérité divine ! Malheur à lui, car il s'expose à des vicissitudes sans nombre, car « celui qui frappe de l'épée périra par l'épée, » car il risque d'envelopper dans sa défaite la cause sainte qu'il est appelé à défendre !....

Pour moi, mes Frères, je ne puis m'empêcher de vous rappeler ici un passage de l'Évangile dont la simplicité et la grandeur m'ont toujours saisi : Jésus touche au terme de sa carrière, il a, dans une lutte suprême, surmonté victorieusement les dernières faiblesses de la chair, les dernières défaillances de la volonté ; calme, il attend, tandis qu'à quelques pas de lui, cédant à cet accablement physique qui trop souvent accompagne les grandes crises morales, ses disciples se sont laissés aller à un profond sommeil. Mais au milieu du silence de la nuit, quel bruit confus, lointain encore, a tout-à-coup retenti ? N'est-ce pas la voix du Cédron ? N'est-ce pas le sourd grondement de ses eaux mugissantes ?... Non, ce sont des pas nombreux et précipités, ces pas se rapprochent peu à peu, on distingue la lueur des torches, on entend le cliquetis des armes, on voit briller des épées et des poignards. Plus de doute ! ce sont les envoyés du Sanhédrin, ce sont les ennemis et les bourreaux !... Alors seul, aussi tranquille que lorsqu'il enseignait la foule sur les rivages de Génésareth, Jésus s'avance, et laissant errer son regard sur cette sauvage multitude : « qui cherchez-vous ? » — demande-t-il. — Nous cherchons, répondent des voix nombreuses, « nous

cherchons Jésus de Nazareth » — « C'est moi, » leur répond Jésus. « Or, — ajoute l'Évangéliste, après qu'il leur eut dit: « — c'est moi » ils reculèrent et tombèrent par terre. » — Admirable ascendant de la sainteté et de la grandeur morale sur les natures même les plus vulgaires et les plus dégradées! C'est ainsi, ô ministres de Jésus-Christ, que vous devez vous défendre, c'est ainsi que vous devez repousser toutes les attaques de vos adversaires; car, ne vous y trompez pas, le monde est moins changé au fond qu'en apparence, et s'il a renoncé aujourd'hui à la persécution matérielle, il est une sorte de persécution morale qu'il ne vous épargnera pas. — Eh bien, à toutes les injures, à toutes les injustices, à tous les soupçons, à toutes les calomnies, n'opposez rien, — rien qu'une parole empreinte de modération et de douceur autant que de fermeté; rien qu'une invincible sérénité; rien qu'une « conscience pure de tout reproche devant Dieu et devant les hommes. » Ainsi, vous vous montrerez les disciples de Celui qui, lorsqu'on lui adressait des injures n'en rendait point, mais s'en remettait à Dieu qui juge justement, ainsi, l'on vous reconnaîtra pour les « ambassadeurs de Jésus-Christ. »

II.

Mais le pasteur a droit aussi au respect à cause de la mission particulière qui lui est confiée. C'est une mission réconciliatrice ou, pour me servir de l'expression même de l'Apôtre, c'est un ministère de réconciliation. Ici, encore, sous quel aspect imposant se révèle à nous le ministère évangélique! Eh quoi! réconcilier l'homme avec Dieu, — l'homme pécheur avec le Dieu saint, — montrer en Jésus « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, » annoncer cet Évangile qui « odeur de vie à ceux qui croient, » devient « odeur de mort à ceux qui périssent, » mettre

devant tout homme vivant le bien ou le mal, la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction, la condamnation ou le salut, mes Frères, qui pourrait méconnaître ce qu'une telle fonction a de sublime, ce qu'un tel droit a de redoutable? Mais, cette fonction comment la remplirons-nous? Ce droit, quelles limites lui sont assignées?.. Pour résoudre cette question, considérons l'exemple des Apôtres, leur conduite sera la règle et le guide assuré de la nôtre.

Si, — comme l'atteste l'histoire de toutes les Religions, — le besoin de réconciliation s'est toujours fait sentir au fond de la conscience, il est pourtant des époques où ce besoin, se manifestant avec une intensité inaccoutumée, fait tout-à-coup comme explosion au sein de l'humanité. Tel était le siècle de saint Paul, siècle de civilisation raffinée et de sanguinaire barbarie, monstrueux assemblage de grandeur et d'abjection, de faste et de misère, d'athéisme et de crédulité; siècle d'anxiété, d'attente, de découragement, de doute, de vague espérance où, suivant l'expression de l'apôtre, toutes les créatures comme en travail, gémissent après le moment où elles seront délivrées de la servitude de la corruption. Eh bien, c'est à ce siècle que les premiers ambassadeurs de Christ sont venus apporter le message de réconciliation. Ils ont dit à leurs contemporains : « Le Dieu après lequel vous soupirez sans le connaître, le Dieu que vous cherchez comme en tâtonnant, c'est le Dieu que nous vous annonçons. Ce Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie. Ce Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi. Ce Dieu a fait paraître son amour envers nous en ceci : qu'il nous a donné son Fils et qu'il l'a livré à la mort, lui juste pour nous injustes, afin de nous réconcilier avec lui. Dès lors, que tardez-vous? Allez au trône des miséricordes et vous serez exaucés dans le temps convenable, croyez au Fils et vous aurez la vie éternelle!... Ah! de grâce, ne négligez pas un si grand salut, écoutez celui qui vous parle des cieux, fuyez la colère à venir,

soyez, nous vous en supplions, soyez réconciliés avec Dieu : . . . » Ainsi parlent les Apôtres, et les puissants s'émeuvent et les prêtres s'irritent et les sages du siècle accueillent avec un sourire de dédain ces étranges doctrines ; mais les petits, les faibles, les humbles, mais les cœurs souffrants, mais les intelligences inquiètes, mais les consciences angoissées, mais toutes les âmes avides de vérité s'écrient avec transport : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui apportent de bonnes nouvelles et qui publient la paix ! »

Tel était, ai-je dit, le siècle de saint Paul et ne puis-je ajouter : tel est aussi le nôtre. Après dix-huit cents ans de Christianisme, notre génération n'éprouve-t-elle pas les mêmes besoins ? ne souffre-t-elle pas des mêmes douleurs ? n'est-elle pas tourmentée des mêmes aspirations ? Ne sommes-nous pas, nous aussi, parvenus à une de ces époques de civilisation avancée où l'homme, maître de la création physique, se replie sur lui-même et mesure d'autant mieux le vide infini de son âme ? — Ici, mes Frères, permettez-moi une comparaison qui vous fera, je l'espère, mieux comprendre ma pensée : au milieu de nos grandes cités, transformées pour le plaisir de nos yeux, comme par la baguette d'un mystérieux enchanteur, tout respire, n'est-il pas vrai, l'opulence, tout invite au plaisir, tout parle de richesse et de grandeur ? Oui, mais si vous avez jamais traversé à une heure avancée ces places naguère bruyantes, devenues peu à peu silencieuses, ne vous est-il jamais arrivé de voir tout-à-coup, dans un coin obscur, au pied d'une borne, au détour d'une rue, surgir des ténèbres la forme débile d'un vieillard, d'un enfant, d'une femme qui, tendant vers vous la main, a murmuré d'une voix affaiblie : « Donnez, par pitié, donnez, car j'ai faim ! — » Eh bien ! de même, mes Frères, au sein de notre civilisation, riche de tous les trésors que les siècles lui ont amassés, tandis que le corps s'abandonne aux molles jouissances du luxe, tan-

dis que l'intelligence satisfaite voit chaque jour s'ouvrir devant elle des horizons nouveaux et s'ajouter de nouveaux domaines à ceux dont elle a déjà fait sa conquête, au milieu de notre société ennuyée, blasée, rassasiée, — je crois voir passer une ombre gémissante, je crois saisir ses accents douloureux, je crois lui entendre proférer à elle aussi cette navrante prière : « Donnez, par pitié, donnez, car j'ai faim ! » — Cette auguste mendicante, mes Frères, c'est l'âme humaine, votre âme, qui sait ? la mienne peut-être (car dans ces temps mauvais où nous vivons, qui de nous n'est pas plus ou moins travaillé par le malaise du siècle ?) c'est l'âme humaine qui réclame sa nourriture, et cette nourriture, ai-je besoin d'ajouter qu'elle ne peut la trouver qu'en Dieu ? en Dieu, son seul véritable aliment, en Dieu seul capable d'apaiser sa faim, d'étancher sa soif, en Dieu la source des eaux vives que, dans son égarement, elle a délaissé pour les citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. . . . — Et dès lors, votre mission à vous, pasteurs chrétiens, ambassadeurs de Christ, n'est-elle pas la même qu'aux jours des Apôtres ? — Ne devez-vous pas dire aux hommes de votre génération ce que les Apôtres disaient à leurs contemporains ? Ne devez-vous pas crier à votre tour aux multitudes qui périssent : « Soyez, nous vous en supplions, soyez réconciliés avec Dieu ! Soyez réconciliés avec Dieu, et votre « âme sera rassasiée comme de moelle et de graisse » et vous éprouverez la vérité de cette belle parole : que le cœur du juste est un festin perpétuel. Soyez réconciliés avec Dieu, et sa paix qui surpasse toute intelligence gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. Soyez réconciliés avec Dieu, et vous trouverez aussitôt la solution de tous les problèmes sociaux dont se tourmente notre époque, — et l'ordre et la liberté, la justice et la paix refleuriront sur la terre, et le désert et le lieu aride se réjouiront, et l'humanité régénérée et consolée verra la gloire de l'Éternel et le salut de notre Dieu ! »

Oui, mes Frères, voilà ce que vous disent vos pasteurs, et plutôt à Dieu que leur voix eût assez d'onction pour trouver le chemin de vos âmes ! plutôt à Dieu qu'elle eût assez de puissance pour se faire entendre jusqu'aux extrémités du monde ! Et aussi longtemps qu'il y aura dans l'humanité des âmes hostiles ou étrangères au Christianisme, aussi longtemps que la terre ne sera pas couverte de la connaissance de l'Évangile comme le fond de la mer l'est par ses eaux, — aussi longtemps, il y aura, nous en sommes assurés, des ambassadeurs de Christ pour dire et redire aux hommes de la part de leur maître : « Soyez, soyez reconciliés avec Dieu ! »

Le voilà donc, mes Frères, le ministère évangélique ! Le voilà dans toute sa dignité, dans toute son autorité, et aussi, disons-le, dans toute sa responsabilité !... Ah ! devant ces grands devoirs, en face de ces obligations sacrées, qui de nous, saisi du sentiment de sa faiblesse, ne dirait avec un Moïse : « Envoie, Seigneur, qui tu dois envoyer » ou avec un saint Paul : « qui est suffisant pour ces choses?... » Il est hélas trop vrai ! nous ne nous dépouillons pas ainsi que d'un vêtement des infirmités de la chair, nous portons le divin trésor de l'Évangile dans des vases de terre ; hommes, nous demeurons sujets aux tentations et aux passions humaines, et si, d'après la parole de Dieu, le juste tombe jusqu'à sept fois par jour, si le grand Apôtre a pu s'écrier : « misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! » comment s'étonner que nous qui n'avons pas été les objets de révélations et de grâces aussi excellentes, nous ayons si souvent à gémir sur nos infidélités ?... — Mais, en face de ces malheureuses inconséquences de notre nature, que devez-vous faire, vous, chrétiens fidèles, vous membres vivants du corps de Christ ? Vous devez les cacher, vous devez les dissimuler, vous devez les couvrir sous le man-

teau de votre charité. Vous le devez par affection envers vos conducteurs spirituels, sans doute, mais vous le devez surtout parce que dévoiler ces misères, ce serait du même coup réjouir les méchants, scandaliser les faibles, affliger les justes, disons tout, humilier l'Eglise! — Que dire à présent quand nous voyons des chrétiens (ou du moins des gens qui se prétendent tels) faire de la conduite des pasteurs, — cette conduite fût-elle pure et irréprochable aux yeux des hommes, — le thème de leurs médisances et le point de mire de leurs sarcasmes journaliers? Que dire quand nous les voyons livrer nos dissentiments intérieurs en pâture à la malignité des profanes ou à la banale curiosité des indifférents? Ah! honte à ces fils indignes qui voudraient dévoiler les plaies de leur mère au risque d'attirer sur elle le mépris et l'ignominie! Honte à ceux qui voudraient la traîner, cette mère vénérable, dans la fange du grand chemin, pour qu'elle y servît de but aux railleries et aux insultes du passant!... Et d'où vous venait donc, leur dirions-nous, d'où vous venait tant de sévérité? Etiez-vous vous-mêmes sans péché pour oser les premiers jeter la pierre à vos frères? Aviez-vous accompli tous vos devoirs? Vous étiez-vous scrupuleusement acquittés de chacune de vos obligations? — Cette obligation, du moins, la plus élémentaire, ce devoir le plus simple et le plus facile de tous, de prier pour le pasteur, dites, l'aviez-vous rempli?... Phari-siens hypocrites! aurait dit Jésus-Christ, vous qui chargez les épaules des autres de pesants fardeaux, comment se fait-il que vous-mêmes n'y vouliez pas toucher du bout du doigt? Vous qui voyez si bien la paille qui est dans l'œil de votre frère, et qui, avec toutes les apparences de l'amour fraternel, sous les dehors de la charité, venez-lui dire: « Mon Frère, permets que j'ôte cette paille qui est dans ton œil, » comment se fait-il que vous ne voyiez pas la poutre qui est dans le vôtre? Ah! connaissez-vous vous-

mêmes, descendez au fond de votre propre cœur, sondez l'abîme de corruption qu'il recèle, et alors, peut-être, au lieu de vous en aller frapper à la poitrine des autres, vous sentirez-vous pressé de vous écrier, dans l'effusion de votre repentir : « O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! »

Et vous, mon frère, vous qui, revêtu depuis quelques années déjà du titre d'ambassadeur de Jésus-Christ, allez exercer dans cette église, le ministère de réconciliation, puis-je terminer ce discours sans y ajouter quelques paroles qui vous soient directement adressées? . . . Depuis le jour où, après nous être rencontrés un moment, nous avons été séparés par le flot du temps et des choses, jusqu'au jour où ce même flot nous réunit, quelle distance nous avons parcourue ! que d'événements se sont accomplis ! que d'expériences (les unes heureuses, les autres douloureuses ou amères) nous avons faites ! Expérience de notre propre faiblesse : nous croyions courir dans la voie des commandements de l'Éternel, et voici, nous avançons lentement et pas à pas ; nous croyions marcher de progrès en progrès, de victoire en victoire, dans le chemin de la sanctification, et voici, il nous faut lutter péniblement, trop heureux quand nous n'avons pas à subir une humiliante défaite ! Expérience de la dureté et de l'indifférence de nos semblables : dans un siècle préoccupé de tout, plutôt que de la seule chose nécessaire, au milieu d'hommes dont les yeux ne savent plus se diriger vers le ciel, — attachés qu'ils sont à tout ce qui brille dans la poudre de la terre, — combien de fois le pasteur n'a-t-il pas eu à gémir sur son isolement et la stérilité de ses efforts ? Combien de fois, dans le deuil et l'amertume de son âme, ne s'est-il pas, lui aussi, écrié : « Qui a cru à notre prédication et à qui le bras
« de l'Éternel a-t-il été révélé ? Hélas ! j'ai travaillé sans
« fruit, j'ai consumé ma force inutilement, j'ai étendu tout

« le jour mes mains vers un peuple rebelle et contredisant... l'Éternel m'a dit de rassembler Jacob, et Israël ne se rassemble pas!... » — Mais ce ne sont pas là nos seules expériences, n'est-il pas vrai, mon frère? Grâce et gloire en soient rendues à Dieu! nous avons aussi fait celle de sa bonté, de sa miséricorde, de sa fidélité... N'est-ce pas que « là où le péché avait abondé, sa grâce a surabondé? » N'est-ce pas que « dans toutes nos détresses, nous l'avons senti en détresse avec nous et que l'ange de sa face nous a délivrés? » N'est-ce pas que, lorsque nous étions prêts à céder à la lassitude et au découragement, il nous a « rassasiés du travail de notre âme » en nous faisant voir comme autrefois à son prophète « sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal? » Courage donc, frère bien-aimé, courage! « Jetons notre pain à la surface des eaux et avec le temps nous le retrouverons; » Courage! « Semons aujourd'hui en pleurant et demain nous moissonnerons avec chant de triomphe! » Soldat de la même cause, ouvrier de la même œuvre, ambassadeur du même roi, venez aujourd'hui vous associer à nos travaux, venez prendre votre part de nos tristesses et de nos espérances, venez nous apporter le concours efficace de votre dévouement, de votre zèle, de vos sympathies, de vos prières. Venez: nos rangs comme nos cœurs s'ouvrent pour vous recevoir; venez: nous avons soif, — et ne puis-je ajouter nos Églises aussi ont soif, — de paix, d'union, de concorde et de charité! Venez, et que le monde dont la malignité s'est si longtemps réjoui du spectacle de nos haines et de nos luttes, que le monde nous reconnaisse pour les disciples de « Celui qui est amour, à l'amour que nous avons les uns pour les autres. »

AMEN.

